



L'humour du Vaudois épouse le contour de ses aspirations : confort du repli, de la retenue et de la bonne conscience cousue de fil blanc. En revanche, Jean-François Amiguet, cinéaste de Vevey, craque au charme savoureux des conteurs

L'empire du juste milieu

Jean-François Amiguet connaît bien les Vaudois. Il a puisé sa substance nourricière au même humus, bâillé sur les mêmes bancs d'école, exploré les mêmes sentiers, regardé les filles avec la même culpabilité et laissé glisser son regard sur le même bleu Léman. Vaudois il est donc, mais aussi cinéaste et auteur.

En réalisant *Alexandre* (1982), son premier long métrage, il tente une échappée de la chape du pays. Mais la terre s'avère plus tenace que les griseries du grand large.

— Si on m'avait dit à l'époque qu'il y avait un rapport entre un certain humour du film et le pays de Vaud, j'aurais réagi sèchement, déniait tout amalgame, persuadé que mes personnages étaient très loin d'ici. Quand j'écrivais le scénario, je lorgnais vers Pinter ou Beckett avec une volonté nette de décalage par rapport à la réalité.

»Quand j'ai revu ces images deux ans après, j'ai compris que cette pudeur et cette rétention, c'était moi, nous, très vaudois et qu'il n'y avait pas moyen d'y échapper. C'est d'autant plus fou que le thème abordé est vraiment aux antipodes des préoccupations classiques des Vaudois!»

Arroseur arrosé; mais récidiviste persévérant. Loin des racines, dans le Midi de la France, il s'apprête à tourner *La Méridienne*. Jean-François Amiguet est donc particulièrement bien placé pour cerner au plus près le profil flou de l'humour du Vaudois.

— Pour moi, la caractéristique première du Vaudois, c'est une somme de peurs ajoutées les unes aux autres. Peur d'en avoir trop dit, peur des lumières trop vives, du bruit trop tapageur; et surtout: peur des femmes. La femme, ici, c'est la *maman* ou la *putain* à qui on pince le mollet — mais pas les fesses comme en pays catholique! Elle représente aussi le pouvoir occulte: *Il faut que je fasse gaffe, il y a mon Gouvernement qui m'attend...* dit le Vaudois.

Dérision retorse

»Comme le plaisir et l'amour, l'humour est presque inabordable par les mots... Il représente l'expression d'une distance par rapport à nous-mêmes, une manière de s'expliquer en se préservant.

»Nos défauts? On les reconnaît, on en parle même volontiers; cela permet de désamorcer. Nous désamorçons toujours: avant que les autres ne nous critiquent, nous le faisons nous-mêmes et avec le sourire! Et puis, ces défauts, nous les aimons bien, nous y tenons. Alors, pour finir, ce ne sont plus tout à fait des défauts. Ils deviennent notre étendard, notre carte de visite.

»C'est une forme de dérision in-

croablement retorse. Jean Villard-Gilles avait ce génie. Il s'est tout permis, il a tout dit sur les Vaudois, sur les colonels, sur le sens et le goût du milieu, sur l'incapacité d'exprimer des choses fortes... Et cela passait toujours formidablement bien, cela faisait rire même les Radicaux, parce que son intelligence du pays permettait de se retrouver en terrain familier.

»Le Ramuz critique des essais philosophiques, de *La pensée remonte les fleuves*, moins nuancé, est en revanche viré aux oubliettes. On lui préfère évidemment le Ramuz lyrique ou dramatique; et ce n'est pas un hasard. Pourtant, quand il dit: «...J'aime ce pays, qui est le mien, et j'y participe, puis je m'évade; je ne peux pas ne pas y vivre, et j'y vis, mais je n'y suis pas», je pourrais appliquer les mêmes termes à l'humour. J'aime profondément l'humour de ce canton et, en même temps, il m'étouffe. Ce sentiment d'oppression vient du fait qu'on raconte toujours les mêmes histoires, qu'il n'y a pas de surprise et, plus terrible encore, qu'elles expriment la pire des choses: un immense contentement de soi et un conformisme effrayant. Là, on touche à la finalité profonde de toute la philosophie du Vaudois: que surtout rien ne bouge.

»Cela va même plus loin. Je pense que c'est l'humour le plus répétitif au monde. J'ai passé des semaines, des mois dans un bistrot pour le tournage d'un film qui s'appelle *Le 10 août*, où j'ai écouté, regardé. Ce qui m'a fasciné? De voir soir après soir, aux mêmes

tables, les mêmes hommes raconter les mêmes histoires drôles qui faisaient rire chaque fois autant. J'ai compris qu'il y avait dans ce rite quelque chose d'extraordinairement rassurant; le Vaudois a peur d'être pris au dépourvu, il aime la terre ferme, c'est pourquoi ces histoires dont la fin est archiconnue lui plaisent tant.

Peur de la différence

»La méfiance qu'il peut y avoir dans notre humour, notamment vis-à-vis des Italiens ou d'une manière générale de l'étranger, tend au renforcement d'une identité vaudoise qui n'existe plus vraiment. Le monde a bougé, galopé autour de nous alors que nous stagnons dans le schéma humoristique des années 30 à 40.

»Je pense à cette histoire: c'est un gaillard, un citoyen d'Outre-Sarine, de Zurich. Il est venu passer ses vacances du côté de Cully. Il est dans un petit hôtel, juste devant la plage et il prend son premier bain de l'année. Il s'éloigne un peu trop et, tout à coup, chope une crampe. Il se met à barboter, à patager, à boire la tasse. Entre deux puissantes gorgées, il hurle: *Hilfe! Hilfe!* Deux vieux Vaudois passent justement sur le quai. L'un dit: «Bougre de tabouret, au lieu d'apprendre l'allemand, celui-là, il aurait mieux fait d'apprendre à nager...» Je ne voudrais surtout pas qu'on puisse imaginer que notre humour est raciste. Il reflète simplement l'ostracisme, c'est-à-dire la peur de la différence, du nouveau, de la

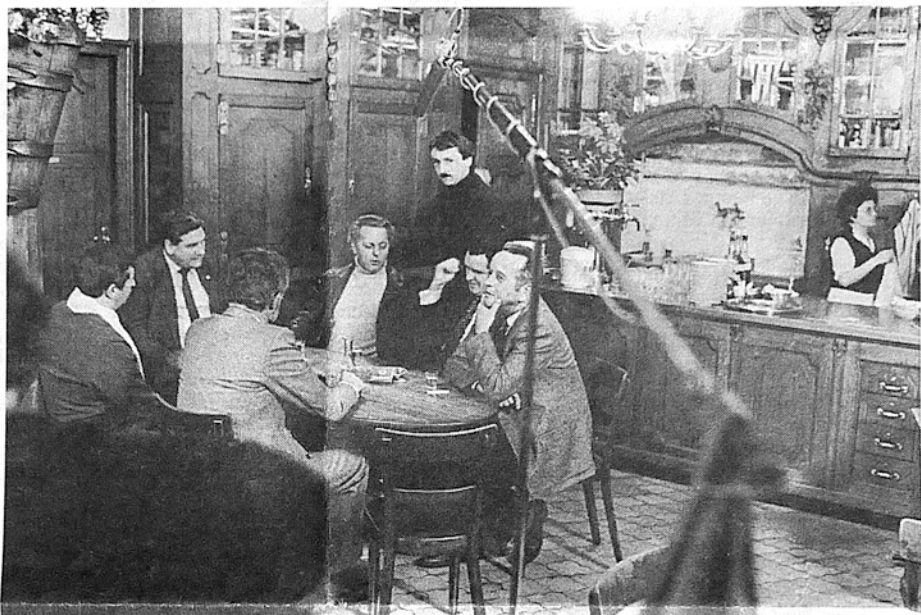
confrontation; c'est le *A quoi bon... A quoi bon voir ailleurs...*

»Je ne dis pas que l'humour vaudois est morose, mais en demi-teintes et plutôt rond, un peu à l'image du pays. Un jour, alors que je demandais à un copain si son père était à gauche ou à droite, il a eu cette réponse étonnante: «*Mon père, il est de l'extrême-centre*». C'est vraiment l'Empire du Milieu, du juste milieu, avec son cortège de compromis! Et, finalement, c'est ça qui nous tue, parce qu'en fait, le Vaudois camoufle une vieille tristesse dont il s'évade par l'humour. Un humour sans le panache de la politesse du désespoir, mais avec une sorte de mélancolie. Nos tranches à nous, en somme, reviennent à dire: qui ne peut, ne peut...

»Au fond, c'est un humour fait de petits riens qui me plaît bien. Il n'y a pas de gag et la manière de raconter est essentielle. Je pense à mon vieux cousin Henri Amiguet, dont la lenteur et l'extraordinaire faculté de gérer le poids des mots témoignent du grand art. Racontées par un autre, ses histoires seraient peut-être terriblement ennuyeuses. Mais lui, il a quelque chose dans les rides, du côté des yeux, qui donne du relief; et c'est précisément là que se niche sa drôlerie de conteur.

»Le rapport que j'ai avec l'humour d'ici est très proche du rapport que j'ai avec ce pays. D'un côté, j'aime ce pays; mais en même temps, je m'en méfie: tout se perd si vite dans les brumes du gris Léman. Et j'ai envie de soleil tapant et de tempêtes. C'est l'ambivalence totale.»

Françoise Deriaz



Jean-François Amiguet (debout): «J'aime profondément l'humour de ce canton et, en même temps, il m'étouffe». Photo Studio Curchod